

# PETER MAY

## LES DISPARUES DE SHANGHAI

Thriller

ÉDITIONS DU ROUERQUE

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Les corps mutilés et démembrés de dix-huit femmes sont découverts sur le chantier d'une banque sino-américaine en construction à Shanghai. Appelé spécialement de Pékin pour mener l'enquête, le commissaire Li Yan découvre l'un des plus terrifiants catalogues de tueries jamais mis au jour. Une fois encore, et malgré la relation explosive qui règne entre eux, il devra faire appel au talent de la pathologiste américaine Margaret Campbell pour identifier les victimes. Bientôt, ils s'aperçoivent que les femmes assassinées ont probablement été découpées vivantes et qu'ils ont affaire à un véritable monstre...

Dans l'atmosphère humide de l'automne d'un Shanghai à la fois futuriste et vétuste, pour se rapprocher de ce tueur impitoyable, Li Yan et Margaret devront mettre de côté leurs difficultés personnelles, déployer tous leurs talents et accepter de faire face à leurs pires cauchemars.

Après *Meurtres à Pékin* et *Le Quatrième Sacrifice*, Peter May, expert dans l'art de pénétrer les bouleversements de la société chinoise contemporaine, confronte de nouveau ses héros aux crimes les plus abjects, fouillant ainsi plus avant dans les recoins obscurs de l'âme humaine. Pour le plus grand bonheur de ses lecteurs.

## PETER MAY

Peter May habite depuis une dizaine d'années dans le Lot. Il a d'abord été journaliste avant de devenir l'un des plus brillants et prolifiques scénaristes de la télévision écossaise. Il y a quelques années, Peter May a décidé de quitter le monde de la télévision pour se consacrer à l'écriture de ses romans. Le Rouergue a publié sa série chinoise avant d'éditer la trilogie de Lewis (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis*, *Le Braconnier du lac perdu*) qui l'a rendu célèbre.

### DU MÊME AUTEUR

*Meurtres à Pékin* (Éditions du Rouergue, 2005)

*Le Quatrième Sacrifice* (Éditions du Rouergue, 2006)

*Cadavres chinois à Huston* (Éditions du Rouergue, 2007)

*Jeux mortels à Pékin* (Éditions du Rouergue, 2007)

*L'Éventreur de Pékin* (Éditions du Rouergue, 2008)

Titre original : *The Killing Room*

© 2000, Peter May

© 2006, Éditions du Rouergue, pour la traduction

ISBN 978-2-8126-0832-2

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)



Peter May

# Les disparues de Shanghai

roman

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

ROUERGUE

*Pour Steve, Trena et Danielle*

## Prologue

*Du fond de la limousine, l'Américain ne distingue qu'un brouillard gris-bleu à travers les trombes d'eau qui se déversent du ciel. Il est venu célébrer l'union de deux continents, un lien puissant entre l'Orient et l'Occident. Mais tout l'argent du monde ne suffira pas à le protéger de l'horreur qui l'attend.*

*Des tours fantomatiques de verre et de métal percent la brume. Sa limousine s'arrête. Des parapluies noirs et luisants se rassemblent immédiatement devant sa portière. Il pose les pieds sur un tapis rouge ; aussitôt, des flaques d'eau se forment autour de ses chaussures.*

*De l'autre côté des grilles ouvertes, une forêt de tiges d'acier jaillit des blocs de béton déjà coulés. L'Américain sent l'eau froide s'infiltrer entre ses orteils. Il jure intérieurement mais sourit à ses hôtes chinois, ses partenaires dans la plus grosse joint-venture sino-américaine jamais tentée. Il a du mal à croire que de ce site détrempe naîtra la gigantesque construction de verre et d'acier la plus haute d'Asie destinée à devenir la New York-Shanghai Bank. Il est néanmoins rassuré de savoir que son poste de directeur général fera de lui l'un des hommes les plus puissants du monde.*

*Il monte les marches de l'estrade abritée par un immense vélum et s'avance sous les yeux des journalistes de la presse internationale ; les projecteurs de la télévision inondent cette*

matinée grise d'une lumière blanc bleuté ; les flashes des appareils photos crépitent sous la pluie. Ses attachés de presse ont bien travaillé.

Son homologue chinois s'approche en souriant du micro pour le premier des inévitables discours. L'Américain laisse ses yeux et son esprit vagabonder. Une énorme trémie les surplombe, son museau pointé vers la profonde tranchée ouverte au pied de l'estrade. Quand il baissera le levier, des tonnes de béton se déverseront de sa gueule dans les entrailles de sa future banque – fondation symbolique sur laquelle il bâtira une fortune sans précédent.

Une salve d'applaudissements le tire de ses pensées. Une main sur son coude l'entraîne vers le micro. Flashes. Il entend sa propre voix, étrange, métallique, diffusée par des haut-parleurs, les mots appris par cœur ; il ne peut s'empêcher de remarquer que la tranchée béante se remplit d'eau, une eau brune, épaisse comme du chocolat.

Encore des applaudissements. Il sort de l'abri du vélum et gagne une petite plate-forme en saillie en compagnie d'un Chinois qui tient un parapluie au-dessus de sa tête pour le protéger des trombes d'eau. Il saisit le levier d'une main puis, avec un sentiment de maîtrise absolue sur sa destinée, l'abaisse. Les visages se lèvent vers la trémie. Tout le monde semble retenir sa respiration. On n'entend plus que le crépitement de la pluie sur la toile.

L'Américain sent le sol bouger sous ses pieds. Un craquement retentit, suivi d'un râle étrange évoquant le dernier souffle d'un mourant. Les étais supportant les planches de la petite plate-forme carrée s'effondrent en même temps que les parois de la tranchée. Il pivote sur lui-même, agrippe la manche du bras qui tient le parapluie, mais plonge déjà vers le rideau de pluie. La sensation de chute dans le vide semble durer une éternité. Il ne reconnaît pas son propre cri. Le choc de la boue froide et liquide lui coupe le souffle. Il a l'impression que le monde entier s'écroule autour de lui tandis qu'il se débat pour ne pas être englouti. Quand il voit un bras se tendre vers lui, il pense



*Merci mon Dieu ! Il attrape la main, sent la chair se dérober sous ses doigts. Mais il n'a pas le temps de réfléchir. Il tire plus fort pour tenter de s'extraire de la boue ; le bras tendu n'offre aucune résistance. Il comprend alors qu'il n'est rattaché à rien. Il le lâche aussitôt, dégoûté, incrédule. Il entend des voix crier au-dessus de lui, se retourne, voit émerger d'un mur de boue les seins, les épaules, puis le ventre d'une femme. Elle n'a ni bras, ni jambes, ni tête. Pris de panique, il mouline avec ses propres bras, lance des coups de pieds dans tous les sens et se retrouve face à deux trous noirs d'où les yeux ont disparu, au milieu d'une chair pourrissante et de mèches de cheveux maculées. Il sent sa gorge se remplir de bile, ouvre la bouche pour hurler et, en levant vers le ciel un regard suppliant, voit les blocs de béton se dresser au-dessus de lui dans la brume. Comme les pierres tombales d'un cimetière.*



## Chapitre premier

### I

– Chef de section adjoint Li, articula lentement l’avocat de la défense. Il est évident que si l’on compare ces empreintes avec les photos des traces de pas prises sur la scène du crime, on aboutit à la conclusion qu’elles ont été faites par les mêmes chaussures.

Li Yan hocha prudemment la tête en se demandant où l’avocat voulait en venir. Il sentait peser sur lui le regard du juge, un vétéran rusé qui avait l’air de s’ennuyer ferme sous le blason bleu, rouge et or du ministère de la Sécurité publique. La salle d’audience comble était totalement silencieuse.

– Et l’on pourrait ensuite aboutir à la conclusion que le propriétaire de ces chaussures se trouvait sur la scène du crime – puisque l’accusation déclare que des traces du sang de la victime ont été découvertes sur ces chaussures.

L’avocat fixa sur Li un regard froid. C’était un homme d’une trentaine d’années, à peu près le même âge que Li, appartenant à cette génération d’avocats formés à toutes les nouvelles lois du système juridique chinois encore en pleine maturation. Lisse, soigné, prospère. Costume Armani foncé, chemise blanche impeccable, cravate de soie. Il paraissait tellement sûr de lui que Li se sentit mal à l’aise.

– Vous en convenez ?

Li hocha la tête.

– Excusez-moi, vous avez dit quelque chose ?

– Non, dit Li avec un agacement perceptible. J’ai fait signe que j’étais d’accord.

– Eh bien, dites-le, s’il vous plaît, chef de section adjoint, afin que le greffier puisse enregistrer vos commentaires.

Son ton condescendant aurait pu donner à la cour l’impression erronée que le policier assis dans le box des témoins n’était qu’un novice.

Li se hérissa. L’affaire était simple. Venu de la campagne pour, soi-disant, chercher du travail à Pékin, l’accusé s’était introduit par effraction dans un logement du nord-est de la ville. Surpris par son occupante, une veuve d’un certain âge, il avait poignardé cette dernière à mort. Beaucoup de sang avait coulé. Le lendemain, le responsable d’un foyer de travailleurs avait appelé le bureau local de la Sécurité publique pour rapporter que l’un de ses résidents était rentré en pleine nuit, apparemment couvert de sang. L’accusé avait pris une douche et fait disparaître ses vêtements tachés de sang avant l’arrivée de la police. Mais ses chaussures correspondaient aux empreintes de pas laissées sur la scène du crime ; la police scientifique avait relevé des traces du sang de la victime sur les semelles. Li se demandait pourquoi l’avocat de la défense semblait si sûr de lui. Il n’allait pas tarder à le découvrir.

– Alors, vous conviendrez aussi que le propriétaire de ces chaussures est vraisemblablement l’auteur du crime, continua l’avocat.

– En effet, dit-il assez fort pour qu’il n’y ait aucune ambiguïté possible.

– Qu’est-ce qui vous amène à croire que mon client en est l’auteur ?

– Ses chaussures.

– Vraiment ?

– Elles ont été trouvées dans sa chambre, au foyer. La police scientifique a découvert des traces du sang de la victime sur les semelles, et leurs empreintes correspondent exactement à celles laissées sur la scène du crime.

– Et où sont-elles ? demanda l’avocat hautain en le regardant droit dans les yeux.

Pour la première fois, Li sentit sa confiance ébranlée.

– Quoi ?

– Les chaussures. Vous ne pouvez pas prétendre avoir trouvé dans la chambre de mon client une paire de chaussures le reliant à la scène du crime, et omettre de les produire comme preuve.

Li sentit le sang lui monter aux joues. Il jeta un coup d’œil vers la table du procureur, mais ce dernier gardait les yeux baissés sur les papiers disposés devant lui.

– Après avoir été examinées par la police scientifique, elles ont été étiquetées et...

– Je répète ma question, le coupa l’avocat en haussant le ton. Où sont-elles ?

– Elles ont été envoyées au bureau du procureur comme pièces à conviction pour la Cour.

– Alors, pourquoi ne sont-elles pas ici afin que tout le monde puisse les voir ?

Li lança un regard noir au procureur. L’avocat était évidemment au courant du défaut de présentation des chaussures avant de l’appeler à témoigner. On voulait le faire passer pour un idiot.

– Pourquoi ne demandez-vous pas au procureur ? demanda-t-il d’une voix crispée.

– Je l’ai déjà fait. Selon lui, votre bureau ne les a jamais envoyées.

Un brouhaha de voix excitées s’éleva de la salle. Le greffier intima au public l’ordre de garder le silence sous peine d’être expulsé. Li savait pertinemment que les chaussures, ainsi que toutes les autres preuves, avaient été envoyées au bureau du procureur. Mais il savait aussi qu’il n’avait, pour l’instant, aucune possibilité de le prouver. Il sentit tous les regards tournés vers lui.

– Enfin, chef de section adjoint, vous devez bien admettre que, sans ces chaussures, il n’y a pas lieu de poursuivre mon client ?

Li ferma les yeux et soupira.

Un épais dossier sous le bras, le procureur courut après Li qui franchissait déjà les portes en verre du tribunal. Dehors, des policiers armés gardaient l'entrée des véhicules vers les cellules. Un drapeau chinois pendait mollement au-dessus de l'emblème du ministère de la Sécurité publique. Tout en dévalant les marches, Li resserra son grand manteau gris sur son uniforme vert et enfonça sa casquette sur ses cheveux en brosse.

– Je vous assure que nous ne les avons jamais reçues.

Le procureur était un petit homme grêle à grosses lunettes qui flottait dans son uniforme.

– Foutaises ! s'écria Li en pivotant sur lui-même pour lui faire face.

Le procureur s'arrêta brusquement. Bien qu'il se trouvât une marche plus bas, Li le dominait quand même.

– Vous n'auriez jamais porté l'affaire devant le tribunal si nous n'avions pas fourni de preuves.

– Des preuves sur papier. C'est tout ce que vous m'avez envoyé. Je pensais que les chaussures avaient été remises au greffe.

– Elles l'ont été. Elles étaient sous votre responsabilité, pas sous la nôtre, s'écria Li en levant les bras. Au nom du ciel, Zhang ! Ma section se casse le cul pour faire traduire des criminels en justice...

Il fut momentanément distrait par la vue de l'avocat en costume Armani et de son client sortant du tribunal. Il mourait d'envie de réduire en bouillie leurs visages triomphants. Mais il préféra décharger sa colère sur le procureur.

– Et vous, putain, vous perdez les pièces à convictions et laissez filer un assassin. Vous pouvez vous attendre à une plainte officielle.

Il planta une cigarette entre ses lèvres et continua à descendre les marches. Conscient des regards curieux tournés vers lui, le procureur Zhang écumait de rage. Un policier ne parlait pas ainsi à un procureur. Surtout pas en public. C'était humiliant. Il lui faisait perdre la face.

– C’est moi qui vais porter plainte, chef de section adjoint, cria-t-il. Auprès du préfet. Ne vous imaginez pas que vous pourrez vivre éternellement dans l’ombre protectrice de votre oncle.

Li s’arrêta net, se retourna et fixa sur lui, sans rien dire, un regard d’une telle intensité que Zhang détourna la tête. Il savait qu’il était allé trop loin ; il se dépêcha de remonter en courant à l’abri du tribunal.

Li le suivit des yeux un moment, puis se hâta de traverser le parking en essayant de refouler sa colère. Un groupe de gens debout devant un panneau d’affichage où étaient annoncés les procès de la semaine le regardèrent passer. Il ne les remarqua même pas. Pas plus qu’il ne vit, au coin de la rue, le marchand ambulancier qui lui proposait un fruit, ni ne sentit la fumée qui s’élevait des braseros sur lesquels grillaient des brochettes d’agneau. Il se dirigea vers l’avenue Qianmen sans prendre garde à la voiture qui klaxonnait derrière lui. Ce n’est que lorsque le moteur s’emballa et que le klaxon retentit à nouveau qu’il se retourna à moitié. Une Jeep banalisée de la police de Pékin s’arrêta à sa hauteur. L’inspecteur Wu se pencha pour ouvrir la portière côté passager.

– Qu’est-ce que tu veux ? grommela Li, mécontent de le voir.

Wu fit semblant de se protéger en levant les mains.

– Hé, patron, ça fait plus d’une heure que je t’attends.

Li hésita un instant avant de monter à côté de lui.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

Sans cesser de mâcher son chewing-gum qui ne devait plus avoir de goût depuis longtemps, Wu sourit et releva ses lunettes noires sur son front. Il était porteur de nouvelles intéressantes et voulait en profiter.

– Tu te souviens de cette affaire qui remonte à la Fête du Printemps ? La fille démembrée ? Les morceaux découverts dans une tombe, près du Palais d’été ?

– Oui, et alors ? On n’a jamais attrapé personne.

– La police de Shanghai vient de faire une découverte à peu près identique. Une espèce de charnier. Vingt morceaux. Même *modus operandi*.

– Vingt ! s’écria Li.

Wu haussa les épaules.

– Enfin, ils ne savent pas exactement combien, mais il y en a beaucoup. Et ils veulent que tu rappliques là-bas. Vite.

– Moi ? s'étonna Li. Pourquoi ?

Wu sourit.

– Parce que t'es une putain de superstar, patron. Ils pensent qu'il pourrait y avoir un lien avec l'affaire de Pékin. Et ils subissent une pression énorme pour résoudre celle-ci au plus vite.

– Pourquoi ?

Li avait déjà oublié son fiasco au tribunal.

Wu alluma une cigarette.

– Imagine une méga-cérémonie ce matin. Sur le chantier d'une future banque sino-américaine, à Pudong. Le directeur général de la banque de New York fait le déplacement. Toutes les huiles sont là. Ça grouille de journalistes américains. Seulement il tombe des cordes. Le chantier se transforme en marécage, et la plate-forme construite pour les VIP bascule, avec le directeur, dans le trou qu'il devait remplir de béton. Le voilà pataugeant dans la boue avec des morceaux de cadavres qui sortent des murs, comme si on avait découvert un vieux cimetière. Sauf que les corps ne sont pas si vieux.

Li siffla doucement. Il imaginait la scène. Les médias déchaînés. Pas la presse chinoise qui imprimerait ce qu'on lui dirait d'imprimer. Mais la presse occidentale.

– Il y avait des caméras de télévision ? demanda-t-il.

– Retransmission directe par satellite, confirma Wu, ravi. Apparemment les autorités sont dans tous leurs états. Des cadavres dans les coffres d'une banque, ça ne fait pas très bien dans le tableau ; les Américains parleraient de tout annuler.

– Je suis sûr que les victimes en seront désolées.

Wu ricana, attrapa une épaisse chemise sur la banquette arrière et la tendit à Li.

– C'est le dossier de la fille découverte à Pékin. Tu auras le temps de te le remettre en tête dans l'avion.

Il regarda sa montre.

– Tu as juste le temps de te changer et de faire ta valise.



Li s'assit au bord du lit. Un rayon de soleil passait à travers les dernières feuilles mortes des arbres de la rue Zhengyi. Sur le mur, un visage sans rides, surmonté d'une masse de cheveux noirs striés d'argent, lui souriait avec une expression bienveillante – son oncle Yifu, avec lequel il avait vécu pendant plus de dix ans au deuxième étage de cet immeuble de fonction, dans l'enceinte du ministère. Il lui manquait. Comme lui manquait la malice de son regard quand il essayait de le prendre en défaut, pour lui apprendre à aborder les problèmes sous un angle différent. *Le diable est peut-être dans le détail, mais on y trouve aussi la vérité*, disait-il. Li souffrait chaque fois qu'il repensait aux circonstances de la mort du vieil homme. Il se réveillait souvent la nuit avec cette image sanglante ancrée dans la tête. La chambre de Yifu était devenue celle de sa nièce, Xinxin. La petite fille aimait demander à Li de lui raconter des histoires sur le vieux monsieur qui souriait sur le mur. Et il prenait toujours le temps de lui en parler.

Il retourna dans sa propre chambre. Yifu ne cesserait donc jamais de le hanter. À chaque échec, on lui avançait son oncle en exemple à suivre alors que chaque réussite était portée au crédit de l'influence du vieil homme. Les gens jaloux de sa position et de ses succès les mettaient sur le compte des relations de son oncle. Et les officiers supérieurs qui avaient travaillé avec ce dernier ne manquaient pas de lui faire comprendre qu'il n'avait pas sa carrure. Dans toutes ses enquêtes il sentait la présence de Yifu derrière son épaule, il l'entendait murmurer à son oreille :

*Inutile de s'inquiéter de ce qui aurait pu être, Li Yan.*

*C'est une bonne chose d'avoir à recomposer un miroir.*

*La terre est toujours fertile pour le laboureur infatigable.*

Il aurait donné n'importe quoi pour entendre à nouveau sa voix.

Il se débarrassa de son uniforme et enfila un jean, un tee-shirt blanc et sa vieille veste préférée en cuir marron avant de fourrer quelques affaires dans un sac. L'un des livres de Xinxin posé sur la commode attira son attention. Il fallait qu'il trouve quelqu'un

pour s'occuper de la petite pendant son absence. Il ne pouvait plus compter sur Margaret.

## II

La terre sèche et froide crépita sur le couvercle du cercueil. Margaret se baissa à son tour pour en ramasser une poignée et la jeter dans la tombe de son père. Puis elle leva les yeux vers le ciel plombé ; la première neige voletait dans le vent glacé soufflant du lac. Elle frissonna et resserra son manteau.

Elle se détourna du petit groupe rassemblé autour de la fosse. Ce rituel d'enterrement – mettre un mort dans une boîte en bois et le laisser pourrir dans le sol – avait un côté primitif qu'elle trouvait absurde. Elle avait vu suffisamment de cadavres à différents stades de décomposition pour avoir décidé depuis longtemps de se faire incinérer quand son tour viendrait. C'était plus simple, plus propre. Plus définitif aussi. Elle savait par quelles étapes passerait le corps qu'ils venaient d'enterrer ; elle ne voulait pas penser à son père comme ça.

Le vent secouait les branches nues des arbres. Cernées d'un liseré de givre, les dernières feuilles de l'automne pourrissaient par terre. Un peu plus loin sur leur gauche, parmi les rangées de pierres tombales, se trouvaient celles de quelques gangsters célèbres de la ville. Alphonse Capone ; l'infâme John May et sa femme Hattie ; « Machine Gun » Jack MacGurn ; Antonio « Le Fléau » Lombardo ; et des douzaines d'autres immigrants italiens qui avaient semé les graines du crime organisé dans cet endroit balayé par le vent. Son père s'était trouvé en meilleure compagnie de son vivant.

Mais toute sa famille, une bande assez peu reluisante de descendants d'Irlandais et d'Écossais, était enterrée ici, au Mont Carmel, à l'ouest de Chicago. La famille de sa mère était d'origine allemande ; c'était sans doute de là que lui venaient ses cheveux blonds et sa peau blanche. De son père, elle avait hérité des

yeux d'un bleu incroyable. Elle était contente d'avoir au moins quelques-uns de ses gènes.

Elle se trouvait à Pékin quand le coup de téléphone bref et glacial de sa mère lui avait appris sa mort. Elle était restée un long moment assise sans bouger dans son minuscule appartement de l'université de la Sécurité publique, consciente du vide étrange qu'elle ressentait, troublée par son manque d'émotion. Elle n'avait pas revu son père depuis deux ans ; ils s'étaient juste parlé quelques fois au téléphone. Mais en se réveillant en larmes au milieu de la nuit, elle avait découvert la profondeur du chagrin qu'elle redoutait de ne pas éprouver.

Maintenant, elle se sentait perdue. Les circonstances tragiques de sa mort l'avaient finalement obligée à couper ses liens avec la Chine, des liens fragiles ne tenant qu'à l'homme qu'elle pensait aimer. À présent qu'elle était de retour « chez elle », elle allait devoir prendre les décisions qu'elle repoussait depuis trop longtemps. Des décisions sur son avenir. Des décisions qu'elle n'avait pas envie d'affronter.

Depuis trois jours qu'elle était à Chicago, pas une seule fois elle ne s'était aventurée au nord de la ville pour jeter un coup d'œil à son appartement. Elle avait chargé des voisins de ramasser le courrier et d'arroser les plantes pendant son absence. Or elle était partie depuis plus de dix-huit mois et avait peur d'y retourner – peur d'un passé qu'elle ne souhaitait pas revisiter, peur des souvenirs de l'homme avec lequel elle avait vécu pendant sept ans. Elle préférait la sécurité de son ancienne chambre, dans la maison de briques rouges où elle avait grandi, dans la banlieue verdoyante d'Oak Park. Tout y était familier, réconfortant, évocateur d'une époque où elle n'avait ni problèmes ni responsabilités, où la vie était encore magique. Elle se cachait, elle le savait.

– Margaret !

La voix claqua, aussi glaciale que le vent. Margaret s'arrêta pour attendre sa mère. Elles s'étaient à peine parlé en trois jours. Elles s'étaient embrassées rapidement, sans chaleur. Une relation étrange entre une mère et sa fille.

– Et maintenant ? Tu retournes en Chine ?

Margaret serra les dents et ouvrit la porte de la limousine des pompes funèbres.

– Je ne sais pas encore, dit-elle en se glissant sur le cuir froid de la banquette arrière.

### III

L'avion vira sur l'aile, survola à basse altitude les eaux lentes du Yangzi, des eaux descendues des hautes montagnes du Tibet pour se mêler à la houle grise de la mer de Chine Orientale. Li se détourna du hublot et ferma les yeux quand l'appareil commença sa descente vers l'aéroport Hongqiao. Mais les images restaient incrustées sur ses rétines. Les images atroces d'une pauvre fille morte sauvagement massacrée.

Il avait relu son dossier pendant le vol, le rapport d'autopsie, celui de la police scientifique, les douzaines de pistes qui n'avaient abouti à rien. Le seul indice certain de son identité avait été fourni par des soins dentaires coûteux, inhabituels en Chine. Mais aucune clinique de Pékin capable de réaliser de telles réparations n'avait de trace de son passage. Elle avait été découverte à l'époque de la Fête du Printemps, par un matin glacial de février, enterrée dans un terrain vague. C'était tout ce qu'on savait.

Une forte secousse et un crissement de pneus le ramenèrent au temps présent. Il jeta un coup d'œil au terminal de l'aéroport, vieux et démodé. Vingt corps dans une seule tombe ! Il avait du mal à le croire.

Le hall des arrivées était bondé de voyageurs, principalement débarqués de vols intérieurs maintenant que le nouvel aéroport international de Pudong avait éclipsé Hongqiao. Au-dessus des visages tournés vers la sortie des passagers en provenance de Pékin s'élevaient quelques pancartes sur lesquelles des noms avaient été gribouillés à la hâte. Li vit son nom brandi par une

jolie jeune femme aux longs cheveux séparés au milieu par une raie. Elle scrutait la foule des arrivants et parut le reconnaître immédiatement. Un large sourire creusa des fossettes sur ses joues. Elle avait des yeux très sombres, presque noirs, et un léger strabisme qui ne gâchait pas son charme mais, au contraire, l'accentuait. Elle portait un jean, une veste ouverte sur un sweater blanc, des baskets bleues et blanches défraîchies.

– Chef de section adjoint Li ?

Li hochait la tête.

– C'est moi.

Bien qu'il la dominât de sa hauteur, il trouvait qu'elle dégageait une présence, une assurance innée qui la faisait paraître plus grande.

– Bonjour, dit-elle en lui tendant la main.

Il la serra et fut surpris par la fermeté de sa poigne.

– On m'avait dit que je serais accueilli par mon homologue à Shanghai, le chef de section adjoint Nian.

Elle haussa les sourcils.

– Ah oui ?

Elle avança la main pour prendre son sac.

– Donnez-moi votre bagage.

– Ce n'est pas la peine, dit-il surpris.

Mais elle s'en était déjà emparé et, l'ayant jeté sur son épaule, se dirigeait vers les portes coulissantes.

– J'ai une voiture dehors, dit-elle.

– Qu'est-il arrivé à Nian ? demanda Li.

– Le chef de section adjoint a peut-être mieux à faire que de servir de taxi à un gros bonnet de Pékin.

Une berline Volkswagen Santana bleu foncé était garée le long du trottoir. La fille ouvrit le coffre et laissa tomber le sac à l'intérieur.

Li se hérissa. Il s'attendait à un accueil plus courtois, plus respectueux. *Gros bonnet !* Il se souvint de la pique de Wu, à Pékin : *T'es une putain de superstar, patron.* Était-ce ainsi que les gens le voyaient, à cause de la publicité qui avait entouré une ou deux affaires médiatisées ?

– Quel est votre grade ? demanda-t-il d'un ton sec.

– Chauffeur, répondit-elle en haussant les épaules. Vous montez ou vous préférez marcher ?

Il y eut un long silence ; Li décida ne rien dire. Il contourna la voiture et s'installa côté passager. La pluie martelait l'asphalte luisant ; le parking et les bâtiments disparaissaient presque dans la brume.

La fille se glissa derrière le volant et mit les essuie-glaces en marche.

– Votre nom, dit Li, les mâchoires crispées.

Elle le regarda en affectant de ne pas comprendre :

– Pardon ?

– J'aimerais connaître votre nom afin de pouvoir prendre les mesures qui s'imposent lorsque nous arriverons au quartier général.

– 803.

– Comment ?

– C'est comme ça qu'on appelle le quartier général du Département des enquêtes criminelles. 803. On nous a donné ce surnom à cause de notre adresse – 803 Zhongshan Beiyi Lu.

Soudain, son visage s'éclaira d'un grand sourire et elle se mit à rire, un rire éclatant, étrangement séduisant.

Li se surprit à sourire malgré lui.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Elle lui tendit la main.

– On devrait peut-être recommencer à zéro, chef de section adjoint. Je me présente, Nian Mei Ling.

Li fronça les sourcils.

– Nian... Chef de section adjoint Nian ?

Elle rit à nouveau.

– Difficile de croire qu'une simple femme peut accéder au même grade que le grand Li Yan ? Ou est-ce seulement à Shanghai que les femmes soutiennent la moitié du ciel ?

Perplexe, Li serra la main qu'elle lui tendait.

– Je suis désolé, je croyais...

– Oui, je sais... que je n'étais qu'un agent envoyé pour vous conduire. Mais certainement pas le chef de section adjoint Nian.

Elle dit cela sans rancœur ni aigreur. Juste avec malice. Séduit par son sourire, Li retint sa main juste un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire.

## IV

Margaret n'avait jamais compris le concept irlandais de la veillée mortuaire – célébrer la vie, plutôt que pleurer la mort. Comment pouvait-on célébrer une vie qui n'était plus, quelque chose qui avait été plein d'énergie, d'espoir et de chaleur et qui était maintenant aussi froid qu'un morceau de viande sur une table d'autopsie ?

Elle ne supportait pas de penser à son père comme ça. Elle n'avait même pas eu le courage de regarder son corps allongé dans le cercueil. Ce n'était pas son père qui était là. Il avait disparu, il n'existait plus que dans le souvenir des autres et les images vacillantes des vieux films datant d'avant la vidéo.

Elle entendait les rires, les éclats de voix, les tintements de verre en provenance du salon. Elle en voulait à ces gens de venir dans la maison de son père le jour de son enterrement, de prendre son décès avec autant de légèreté. Elle se glissa hors de la cuisine pour gagner, à l'arrière de la maison, la pièce dont il avait fait son antre. Elle referma la porte et écouta le silence. La lumière faiblissante de l'après-midi était absorbée par les épais voilages. S'il restait quelque chose de lui, c'était dans cet endroit où il avait passé une si grande partie de son temps. Elle respira son odeur dans l'atmosphère sèche, académique de son espace privé. Rien n'avait bougé depuis le jour où il était mort d'un infarctus du myocarde, en plein cours, à l'université. Rapide, sans douleur, complètement inattendu. La meilleure façon de s'en aller, pensa Margaret, sauf pour ceux qui restent, anéantis par cette disparition soudaine qui laisse un énorme vide dans leur vie.

Elle fit le tour de la pièce sans rien toucher. Tous ses livres. Des centaines. Tous les grands écrivains américains modernes. C'était sa spécialité. Steinbeck, Faulkner, Fitzgerald et, bien sûr, Hemingway qui avait grandi à quelques rues de là, dans cette banlieue tranquille de Chicago. Tous lus, marqués, annotés.

Elle n'entendit pas la porte s'ouvrir. La voix de sa mère la fit sursauter.

– Qu'est-ce que tu fais, Margaret? Tout le monde demande où tu es.

– Je regarde les affaires de Papa.

– Oh, tu as bien le temps. Pense à tes invités.

Margaret se rebiffa :

– Ce ne sont pas *mes* invités. C'est toi qui leur as demandé de venir. De toute façon, ils n'ont pas l'air de s'ennuyer en buvant le scotch de Papa. Ils n'ont certainement pas envie que je leur gâche ce plaisir.

Sa mère poussa un soupir très théâtral.

– Je ne vois pas pourquoi tu t'évertues à jouer les filles éplo-rées. Tu ne te préoccupais pas tant de lui de son vivant. Pourquoi commencer à faire semblant maintenant?

– Je ne fais pas semblant, rétorqua Margaret, piquée par l'injustice des paroles de sa mère, mais aussi par leur vérité.

Elle refoula les larmes qui lui montaient aux yeux.

– J'aimais mon père.

– Maintenant, tu as ton... Chinois, dit sa mère avec une moue, comme si c'était un gros mot.

Margaret lui jeta un regard noir.

– Je ne vous dérange pas? fit alors une voix.

Elles se retournèrent et virent un homme debout sur le seuil de la porte. Margaret ne l'aurait pas reconnu dans la pénombre. Mais son accent velouté, un peu affecté, éveilla en elle des souvenirs lointains.

– David?

– C'est moi. Je voulais vous saluer. Mais je tombe peut-être à un mauvais moment...

– Bien sûr que non, David.



La mère de Margaret reprit très vite son rôle de veuve éplorée courageuse.

– Excusez-moi, je dois retourner auprès de mes invités. Je vous laisse refaire connaissance tous les deux. Ça doit faire longtemps...

– Presque dix ans, dit David.

La veuve sourit et disparut, laissant Margaret et ce fantôme du passé en tête-à-tête.

– Dix ans, répéta Margaret, histoire de dire quelque chose. On dirait que tu les a comptés.

– Peut-être bien, dit-il en avançant dans la pièce.

Elle le vit un peu mieux. Grand, blond, front légèrement dégarni, visage mince, agréable, mâchoire forte, lèvres bien dessinées. Elle se souvint de l'étreinte de ses bras, de ses lèvres sur son cou. Et soudain, sans raison apparente, elle fondit en larmes.

– Hé, fit-il en s'avançant pour la serrer contre lui.

Ils restèrent un long moment immobiles, sans rien dire, jusqu'à ce que les sanglots de Margaret se calment. Puis il dégagea une mèche de cheveux de sa joue mouillée et lui sourit gentiment.

– Tu as besoin de sortir d'ici. Je t'emmène dîner ce soir. Et si je n'ai pas réussi à te faire rire avant la fin de la soirée, je paie l'addition.

Ce qui la fit sourire malgré elle. Elle se rappela comme elle insistait toujours pour qu'ils partagent la note, et comme il la faisait toujours rire.

## V

La voie express se transforma en Yanan Lu, une autoroute urbaine posée d'est en ouest sur des piliers de béton en travers du cœur de Shanghai. Li jeta un regard stupéfait aux buildings

de pierre rose et blanche, à une espèce de monolithe vert, aux rangées de villas incongrues plus inspirées de la Grèce antique que de la Chine ancienne, aux blocs d'immeubles carrés de trois étages en brique rouge et stuc ivoire, aux étranges tours cylindriques dont les sommets se perdaient dans les nuages. Sur tous les toits, de gigantesques panneaux lumineux vantaient les mérites d'une pléthore de produits allant de Pepsi-Cola à Fujifilm. Li n'était pas revenu à Shanghai depuis une quinzaine d'années, il ne reconnaissait plus rien. Il y avait toujours des boutiques et des maisons chinoises traditionnelles entassées dans des ruelles étroites, et des architectures coloniales européennes, vestiges de l'époque des concessions anglaise et française. Mais le concept d'économie socialiste de marché de Deng\* avait donné naissance à une nouvelle ville qui avait poussé tout autour, une ville pleine de contradictions, de cyclo-pousse et de Porsches, d'extrêmes et d'excès, une image futuriste de la Chine.

– Vous trouvez la ville un peu changée, non ? demanda Mei Ling.

– Un peu, oui.

– Attendez d'en avoir gratté le vernis. Elle a changé encore plus que vous ne le pensez.

– Comment ça ?

– Sex-shops, salons de massage, bars ouverts toute la nuit, discothèques – même nous, nous en possédons.

– Nous ?

– La Sécurité publique. Et l'Armée populaire de libération, aussi. Dansez jusqu'à l'aube avec l'APL.

Une clochette accrochée sous le rétroviseur tinta quand elle déboîta pour dépasser un camion.

– Et il y a les chiens.

– Les chiens ?

Li ne comprenait plus.

– Ils ont disparu des menus pour figurer sur la liste des accessoires. Aujourd'hui, si vous ne possédez pas de chien, vous êtes

---

\* Deng Xiaoping, successeur de Mao.

un moins que rien. La mafia russe amasse une fortune en les faisant passer en contrebande sur le Transsibérien, drogués à la vodka. Les salons de toilettage et les cliniques vétérinaires poussent comme des champignons. Et, bien sûr, il y a la mafia taïwanaise. Elle intervient à grande échelle : protection, racket, prostitution. Pour elle, il n'y a qu'une seule Chine. Nous avons quatorze millions d'habitants, cent soixante-quinze mille taxis, le taux de croissance économique le plus élevé de toute la Chine, le taux de criminalité le plus élevé, et dix-huit cadavres dans un chantier de Pudong. Bienvenue à Shanghai, monsieur Li.

– Dix-huit ? Je croyais qu'il y en avait vingt.

– Si on compte les têtes, on n'en a que seize. Mais il y a dix-huit torsos, et on continue à découvrir des morceaux.

Ils passèrent devant la colonnade et la flèche dorée du Centre des expositions construit par les russes dans les années 1950.

– Vous voulez bien me parler du corps trouvé à Pékin ? demanda-t-elle.

Li s'arracha au spectacle de Shanghai pour se concentrer sur l'affaire et le dossier qu'il venait de lire dans l'avion.

– Une fille jeune, d'une vingtaine d'années. Trouvée par des ouvriers de la ville en février, pendant les vacances de la Fête du Printemps, dans un terrain vague du district de Haidan, pas très loin du Palais d'été. Il avait beaucoup plu ; dans la boue, ils ont remarqué une flaque qui ressemblait à du sang. Ils ont creusé sur une cinquantaine de centimètres de profondeur et découvert deux sacs en plastique. D'après le légiste, elle n'était là que depuis une semaine.

– Cause du décès ?

– Incertaine. Elle a été ouverte par une main experte qui a retiré le cœur, le foie, le pancréas et un rein.

– Vol d'organe ?

Li secoua la tête.

– Non. Les organes étaient dans l'un des sacs en plastique.

– Et le reste ?

– Dans l'autre. Découpé en morceaux, sans doute avec une scie de boucher.